

Dissertation générale: «N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut: c'est un bon serviteur et un mauvais maître.»

Pour ceux qui en possèdent en abondance, il est l'assurance d'une vie aisée, mais peut aussi être la cause indirecte de bien des problèmes; pour d'autres, il apparaît comme tout simplement vital s'ils comptent pouvoir survivre: à chacun son rapport à l'argent. Toujours est-il qu'au fil du temps, celui-ci semble s'être changé, pour beaucoup, en principal objectif de l'existence. Mais peut-on vraiment dire qu'il constitue un allié en toutes circonstances? Voici ce qu'en pense Dumas fils: «N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut : c'est un bon serviteur et un mauvais maître». Selon lui, l'argent nous est utile à condition d'en être soi-même le maître et de l'utiliser avec discernement ; mais il peut rapidement devenir dangereux si l'on en devient dépendant. Si cette affirmation correspond bien à la réalité, en quoi et pour qui l'argent est-il un «bon serviteur»? Pourquoi et dans quelles circonstances en arrive-t-il à se changer en «mauvais maître»? Et enfin, en quoi devenir dépendant de l'argent peut-il nuire à l'homme? Voici des questions qui demandent à être analysées. Il est évident que l'argent peut être un «bon serviteur» s'il se trouve entre les mains d'une personne qui a la faculté de savoir le gérer ou le dépenser d'une manière intelligente et réfléchie. En effet, l'argent peut, dès lors, lui fournir de nombreux biens nécessaires pour l'amélioration de son niveau de vie. C'est le cas par exemple d'un homme qui, grâce à une sage gestion de ses ressources, connaît une existence aisée et peut s'offrir ce qu'il désire sans dépendre d'autrui. Mais c'est aussi le cas d'un étudiant qui a travaillé pendant les vacances d'été et qui a pu, grâce à son salaire, s'offrir l'ordinateur dont il avait toujours rêvé. Ainsi, l'argent est le plus souvent un «bon serviteur» s'il est convenablement maîtrisé et utilisé à bon escient. Malheureusement, bien des gens ne possèdent pas la capacité de savoir en rester maîtres. Ils peuvent ainsi rapidement en devenir dépendants, ce qui entraîne pour eux de nombreuses conséquences négatives. Certains individus sont obsédés par l'idée de vouloir gagner toujours plus d'argent. Ils ne peuvent absolument pas s'en passer, en veulent toujours plus et en deviennent donc les esclaves, ce qui engendre souvent une dégradation notable de leur vie sociale. En effet, lorsqu'une personne n'est plus préoccupée que de sa situation financière, elle en arrive à mettre au second plan ses relations sentimentales, amicales ou encore familiales. Ses proches pourront alors se sentir délaissés et le feront savoir en protestant vivement, ou alors en rompant les liens qu'ils avaient précédemment tissés. Il en va ainsi d'un homme marié qui se préoccupe trop de son travail au point de délaissier souvent sa femme: celle-ci le lui fera sûrement savoir, ce qui pourra aboutir à de violentes disputes, voire à une demande de divorce. Devenir dépendant de l'argent peut donc, dans certains cas,

miner gravement les relations humaines. De plus, lorsqu'il n'est pas utilisé d'une manière intelligente et raisonnable, mais manipulé dangereusement, l'argent peut devenir un «maître» tyrannique. En effet, certaines personnes en sont si dépendantes qu'elles en arrivent parfois à commettre des actes stupides ou dangereux dans le but d'augmenter leur fortune le plus rapidement possible et par n'importe quels moyens. Bien évidemment, cela ne leur sourit que rarement et elles se retrouvent le plus souvent dans des situations très délicates. C'est le cas, par exemple, de cet homme qui, voulant à tout prix s'enrichir, joue au casino et finit par en sortir ruiné; ou de cet autre qui, pour parvenir à ses fins, compromet sa réputation et même sa vie en s'engageant dans des affaires malhonnêtes qui se retourneront contre lui. Être dépendant de l'argent est donc une situation peu enviable, qui pousse parfois les gens à commettre des actes irréparables. En conclusion, on s'aperçoit que, employé avec intelligence, l'argent peut rendre de nombreux services à l'homme, mais que l'inverse se produit si ce dernier lui attache trop d'importance ou s'il l'utilise sans discernement, car l'argent devient alors son maître, ce qui peut dégrader sa vie sociale, voire causer sa ruine, au sens propre et au sens figuré. J'adhère donc entièrement au point de vue de Dumas fils. Et pourtant, il faut admettre que l'aisance financière a pris tant d'importance de nos jours que de plus en plus de gens en deviennent dépendants et lui sacrifient tout. J'espère simplement que nous resterons encore sensibles le plus longtemps possible aux véritables valeurs de notre existence, telles que l'amour, l'amitié, ou la famille; si tel n'était pas le cas, on serait vraiment en droit de s'interroger sur l'avenir de l'humanité...

Dissertation littéraire

Selon un critique, *Madame Bovary*, roman de Gustave Flaubert, serait avant tout «une charge contre la bêtise humaine».

– Montrez en quoi ce jugement se vérifie.

Le chef-d'œuvre de perfection stylistique qu'est *Madame Bovary* a trop vite classé Flaubert dans le rang des écrivains réalistes, alors que son penchant naturel se tournait vers le romantisme et le lyrisme. Lorsque la Tentation de Saint-Antoine, l'œuvre qu'il sent le plus proche de lui, parce qu'il y a laissé s'exprimer toute son imagination romantique, est jugée «délirante» et sans valeur par ses amis, Flaubert décide de brider son style trop imagé pour le rendre le plus objectif et le plus froid possible. *Madame Bovary* est le fruit d'un travail acharné du style et de recherches méticuleuses sur le sujet à traiter, méthode que reprendront ensuite les naturalistes. A la manière d'un sociologue, Flaubert a étudié les mœurs bourgeoises pour donner à son roman une dimension réaliste, écrasant ainsi sa tendance romantique. Et que montre-t-il dans son «documentaire»? La bêtise accablante de la société. Sa critique a si bien atteint son but qu'elle lui a valu un procès retentissant, dans lequel Flaubert fut inculpé d'«atteinte à la morale publique et à la religion» en dénonçant une société dégradée et insatisfaisante. Son vocabulaire cru et parfois cynique choque le lecteur en sonnant terriblement vrai. Plaçant en chacun de ses personnages une caractéristique de la bêtise humaine, Flaubert a visé juste en touchant un point sensible de la société. Obsédé par l'idée de contrer son propre romantisme, Flaubert s'est refusé à toute idéalisation de ses personnages, n'en épargnant aucun dans son ardeur critique. C'est pourquoi le roman ne comporte pas de «héros» à proprement parler – même si Emma le domine de bout en bout. Le premier personnage à être la proie de l'inépuisable raillerie de Flaubert est Charles Bovary. Dès son entrée en scène, il est étiqueté comme un être ridicule, symbolisé par son inimitable casquette: «C'était (...) une de ces pauvres choses, (...), dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile» (I, 1). Tout de suite, le ton est donné: Charles jouera le rôle d'un bouc émissaire, continuellement ridiculisé, dont la bêtise ou l'aveuglement déterminera le destin. Lui qui accuse si souvent la fatalité n'a eu de cesse de pousser sa femme dans les bras de ses amants: «Charles écrivit à M. Boulanger que sa femme était à sa disposition, et qu'ils comptaient sur sa complaisance» (II, 9). Flaubert accentue la bêtise de Charles par l'ironie et met l'accent sur la satisfaction dans laquelle il se complaît, qui le rend «heureux et sans souci de rien au monde» (I, 5). Une telle fermeture face à la réalité pourtant en constant mouvement rend impossible une

quelconque remise en question ou évolution spirituelle. Charles est limité dans ses aspirations et enfermé dans sa niaiserie, son monde est fixe et immuable, et sa femme s'en exaspère: «Mais il n'enseignait rien, celui-là, ne savait rien, ne souhaitait rien. Il la croyait heureuse, et elle lui en voulait de ce calme si bien assis, de cette pesanteur sereine, du bonheur même qu'elle lui donnait»(I, 7). Cette limitation de la vue, intérieure et extérieure, empêche Charles de comprendre la vie. Il ne ressent rien à l'opéra et «avait, du reste, ne pas comprendre l'histoire, – à cause de la musique, – qui nuisait beaucoup aux paroles» (II, 15), ironise superbement Flaubert. Son époux ne peut concevoir qu'Emma ne soit pas heureuse par sa faute, et ne s'y entend même pas dans l'exercice de son métier, ratant lamentablement l'opération du pied-bot d'Hippolyte. Charles a donc malgré lui incité sa femme à chercher ailleurs un bonheur illusoire auquel elle ne pouvait plus croire avec lui. Ce bonheur, Emma Bovary croit d'abord le trouver auprès de Rodolphe Boulanger, que seule l'apparence flatteuse sauve du creux désespérant qu'il dissimule sous ses allures de séducteur. Emma est prête à croire à l'amour-passion dont elle rêve et Rodolphe, en Don Juan médiocre, n'a aucun mal à faire avaler à cette femme qui «bâille après l'amour comme une carpe après l'eau sur une table de cuisine» (II, 7) les phrases apprises par cœur pour être recrachées aux femmes, ses proies. Mais sous l'acteur expérimenté se cache un homme aussi incapable que Charles de satisfaire les folies d'Emma et de se lancer avec elle dans l'inconnu et l'insécurité. Pour échapper une dernière fois à la réalité inacceptable du monde, Emma se jette dans une nouvelle aventure amoureuse avec Léon, qui, lui, dissimule sa médiocrité sous le masque d'un jeune homme romantique et mélancolique parce que cette tendance est à la mode: la jeune femme ébahie croit se reconnaître en lui. Mais il n'est pas plus que les autres à la hauteur des rêves d'Emma, et se contente de rétorquer, lorsqu'elle imagine dans un élan d'enthousiasme de partir à Paris: «Ne sommes-nous pas heureux?» (III, 5), brisant toute excentricité pour se limiter au quotidien médiocre qu'elle-même fuit de toutes ses forces. Ces trois figures masculines ne font preuve d'aucun excès, d'aucun caprice irréfléchi, et chacun de leurs actes est inspiré par un intérêt terre-à-terre. Ils sont tout le contraire d'Emma ou de «tous ces grands artistes» qui «brûlent la chandelle par les deux bouts; il leur faut une existence dévergondée qui excite un peu l'imagination. Mais ils meurent à l'hôpital, parce qu'ils n'ont pas eu l'esprit, étant jeunes, de faire des économies» (II, 14). Emma, au contraire, on pourrait le croire, échappe à cette bêtise et à cette médiocrité qui traversent le livre entier. En effet, elle a le tempérament exalté et passionné d'une artiste, elle en possède même les dons, qu'ils soient littéraires ou musicaux. Mais au lieu de persévérer dans ses aspirations et de réagir face à cette société contre laquelle elle se révolte en vain, elle abandonne, elle se laisse aller à sa rêverie. Elle ne trouve d'ailleurs aucune stimulation nulle part et ne voit pas l'utilité de se battre contre

des gens qui n'y comprennent rien. «A quoi bon» jouer du piano, se dit-elle, si seule la rapidité des doigts qui courent sur le clavier impressionne Charles, qui ne ressent aucune émotion et ne comprend rien à l'art ? Emma est en quelque sorte avalée par la bêtise et l'ignorance de cette société qui étouffe chacune de ses tentatives. Mais elle n'est pas seulement une victime innocente, elle se rend aussi coupable de «bovaryser», c'est-à-dire de fuir systématiquement la réalité. C'est elle qui se pend aux lèvres de ses amants lorsque leurs discours (et eux seuls) l'emmènent dans des aventures palpitantes, et lorsqu'ils lui parlent de passion ou d'idéal.. Elle veut croire à un univers qu'elle s'est créé de toutes pièces, et qui du côté de ses amants n'est composé que de clichés lancés sans conviction profonde. Emma ne vaut donc pas beaucoup mieux que les médiocres qu'elle méprise et n'est pas moins banale qu'une autre. «Il s'était tant de fois entendu dire ces choses, qu'elles n'avaient pour lui rien d'original. Emma ressemblait à toutes les maîtresses» (II, 11). Pourtant, elle aspire à de grandes pensées et à de grandes aventures, mais c'est plus par sentimentalisme romanesque que par passion véritable. Plus sensuelle que vraiment romantique, elle non plus n'est pas capable de vivre jusqu'au bout de grands sentiments et, à son tour, elle fait preuve d'une certaine forme d'aveuglement en tombant dans les pièges de la parole et de l'apparence. Cependant, la critique de ces quatre personnages n'est encore pas la plus virulente de celles que Flaubert nous inflige. En effet, s'ils possèdent tous une forme de bêtise, à des degrés différents, ils suscitent néanmoins chez le lecteur une certaine sympathie, voire même de la tendresse et de la pitié, quant à Charles (qui se révélera, mais trop tard, fou d'amour pour Emma), ou de l'indulgence, quant à Rodolphe. Flaubert, comme à Emma qui a clairement sa préférence, leur accorde en quelque sorte des circonstances atténuantes, faisant d'eux tour à tour des coupables et des victimes. Mais il est un personnage que Flaubert ne ménage pas: c'est Homais, l'apothicaire. Avec le curé Bournisien, figure de moindre importance, mais qui fait la paire avec lui, Homais s'attire toute l'ironie mordante et le cynisme de l'auteur, qui lui attribue, comme pour se soulager, un flot intarissable de défauts, et fait couler de sa bouche un chapelet inimaginable de bêtises qui révèlent en lui l'homme médiocre et fier de lui. Car Homais, qui n'est qu'un incapable de plus dans le roman, se prend au jeu de l'homme cultivé et compétent, et fait passer, aux yeux de plus ignares que lui, son baratin habile pour un savoir d'érudit. Il en va de même pour le curé Bournisien, incapable d'élévation spirituelle et de compréhension envers ses fidèles, alors que son rôle l'exigerait tout particulièrement. Homais, dont la «figure n'exprime rien que la satisfaction» (II, 1), se considère comme très fin, au courant de tout, et cache son incompetence scientifique sous des diagnostics pompeux: «Nous avons eu d'abord un sentiment de siccité au pharynx puis des douleurs intolérables à l'épigastre, superpurgation, coma» (III, 8). C'est le personnage le plus

violemment critiqué par Flaubert, parce qu'il est le seul que la bêtise mènera au pouvoir. Et lorsque la bêtise est au pouvoir, elle peut s'avérer très dangereuse, cruelle ou intolérante... Le plus grave est que, selon Flaubert, c'est cette bêtise-là – gavant le peuple de faux savoirs et de discours incohérents – qui triomphe, parce qu'on l'écoute et qu'on l'admire. Que ce soient Homais ou les conseillers venus assister aux comices agricoles, tous brillent de bêtise dans leurs discours dictés par des idées reçues qu'ils ne maîtrisent même pas. Alors que la bêtise le plus souvent inoffensive de Charles est écrasée, celle d'Homais parvient à se hisser vers la gloire, prouvant la dégradation de la société. Selon la mère de Charles, «avec du toupet, un homme réussit toujours dans le monde» (I, 1). Homais a réussi socialement, mais aux yeux du lecteur, il est totalement discrédité et entraîne dans son sillage tous ceux qui le soutiennent et l'admirent. Flaubert ironise encore lorsqu'il place dans la bouche de ses personnages ce que lui-même pense d'eux: «Quelle bêtise!» s'exclamera tel médiocre, ou bien l'un d'eux dira d'un autre: «Je le crois très bête»; sous sa plume, tous paraissent atteints de cette terrible maladie contagieuse que lui-même redoute plus que tout. On remarquera finalement que ce ne sont pas ceux que la société qualifie de marginaux ou ceux qui sont sensés n'avoir rien compris au progrès que Flaubert dénonce, mais bien plutôt ces petits-bourgeois satisfaits et médiocres incarnés, entre autres, par un Binet : «Binet souriait, le menton baissé, les narines ouvertes et semblait enfin perdu dans un de ces bonheurs complets, n'appartenant sans doute qu'aux occupations médiocres, qui amusent l'intelligence par des difficultés faciles, et l'assouviennent en une réalisation au delà de laquelle il n'y a pas à rêver» (III, 7). Dans *Madame Bovary*, Flaubert dénonce toute forme de bêtise, qu'il assimile souvent à la satisfaction béate qu'un individu éprouve face à sa vie médiocre, ou qu'il associe à l'utilisation ridicule des idées reçues. Pour la combattre en lui-même, il recherche la perfection du style. La hantise du détail le pousse aussi à étudier ce qu'il va décrire avec une objectivité quasi scientifique. Et pourtant, il paraît évident qu'il met trop de complaisance à écraser un personnage comme Homais pour que sa vision soit totalement objective. Mais la subjectivité n'est-elle pas indispensable dans l'art ? Si l'on en croit Proust, «le style (...) est une question non de technique mais de vision. Il est la révélation qui serait impossible par des moyens directs et conscients, de la différence qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun». L'art : n'est-ce pas l'unique solution qu'envisageait le pessimiste Flaubert pour sauver l'humanité de sa bêtise et de sa médiocrité?